



**HAL**  
open science

# TRANSMISSIONS FAMILIALES ET MOBILITÉS

Daniel Bertaux, Catherine Delcroix

► **To cite this version:**

Daniel Bertaux, Catherine Delcroix. TRANSMISSIONS FAMILIALES ET MOBILITÉS. Migrations Société, 2009, transmissions migrations, 21 (123-124), pp.89-96. hal-01284517

**HAL Id: hal-01284517**

**<https://hal.science/hal-01284517v1>**

Submitted on 10 Mar 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## TRANSMISSIONS FAMILIALES ET MOBILITÉS

Daniel BERTAUX \*

Catherine DELCROIX \*\*

En règle générale, tous les parents du monde aiment leurs enfants et espèrent qu'ils leur feront honneur, qu'ils trouveront leur voie et mèneront une vie équilibrée. Tous ou presque se sentent investis de la responsabilité de leur donner les meilleures chances de départ, et — selon leurs ressources en temps, en disponibilité, en moyens matériels et culturels, et selon leurs priorités du moment — font des efforts pour leur *transmettre* ce qui pourrait les aider ; des efforts auxquels les enfants et adolescents se montrent d'ailleurs plus ou moins réceptifs. Dans les sociétés de caste — comme l'était la France de l'Ancien Régime — les "champs des avenir possibles" des enfants sont encadrés, limités par leur origine sociale. Il n'en est pas de même dans les sociétés de classe, où, en principe, tous les avenir sont ouverts à tous. Mais ces sociétés sont stratifiées en fonction des "capitaux" des parents : leurs revenus et leur patrimoine, leur niveau d'instruction ("capital culturel"<sup>1</sup>) — surtout celui de la mère, car c'est le plus souvent elle qui surveille les progrès scolaires de ses enfants — leurs connaissances sur le fonctionnement du système

\* Directeur de recherches émérite en sociologie, CNRS ; Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe, Université de Strasbourg, Maison interdisciplinaire des sciences de l'homme d'Alsace (MISHA), Strasbourg.

\*\* Professeur de sociologie, Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe, Université de Strasbourg, Maison interdisciplinaire des sciences de l'homme d'Alsace (MISHA), Strasbourg.

1. L'expression "capital culturel" avancée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron a connu un grand succès, en France et dans le monde, mais au prix d'une profonde déformation de son sens initial et de la perte de son tranchant critique. En effet, faire du "capital culturel" des parents la principale cause de réussite ou d'échec de leurs enfants n'a rien de nouveau ni de radical. C'est en fait un point de vue conservateur, car il aboutit directement à la conclusion qu'il n'y a rien à faire... L'intérêt des travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron sur le système scolaire français était ailleurs : ils y montraient que c'est le choix arbitraire des contenus mêmes de l'enseignement (valorisation de l'orthographe par exemple, dévalorisation quasi totale des savoir-faire manuels et pratiques...) qui favorise les enfants issus des classes "moyennes et supérieures" et qui défavorise les autres enfants. Voir notamment BOURDIEU, Pierre ; PASSERON, Jean-Claude, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris : Éd. de Minuit, 1970, 283 p. Depuis 30 ans, le décalage entre ce que tous les enfants apprennent dans leur vie quotidienne et ce qu'on tente de leur enseigner à l'école n'a d'ailleurs fait que s'agrandir ; un seul exemple parmi cent : on ne leur parle pas de pétrole, de charbon et de gaz, termes du langage courant, mais d'"hydrocarbures", terme savant.

scolaire, qui est aussi un système de sélection, leur “capital social” ou capital de “relations utiles”...

Les grandes enquêtes nationales sur la “mobilité sociale” confirment de façon désespérante que, malgré la gratuité de l’enseignement public, la plupart des trajectoires sociales sont des trajectoires de “reproduction sociale” : *grosso modo*, les enfants restent dans la strate d’origine des parents, les flux de mobilité sociale ascendante restant faibles et ceux de mobilité sociale descendante très faibles. Une simple hypothèse permet d’en rendre compte : il suffit de poser que, indépendamment des strates sociales, nombreuses sont les familles qui essaient de faire réussir leurs enfants, et toutes ou pratiquement toutes sont encore plus déterminées à les protéger de la chute sociale, mobilisant à cette fin l’intégralité des ressources dont elles disposent, des ressources qui deviennent de plus en plus importantes à mesure que l’on s’élève dans l’échelle sociale. Dès lors on comprend non seulement pourquoi les trajectoires de mobilité descendante sont tellement rares, *mais aussi* pourquoi celles de mobilité ascendante sont si dépendantes de l’ouverture de nouveaux types d’emplois dus à la croissance économique.

Pour les familles immigrées dont le père est venu en France travailler en occupant les emplois les plus durs et les moins bien payés, la question de la transmission de ressources matérielles à leurs enfants (les trois types de “capitaux” dont parlent Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron) est vite réglée. En cela, ces familles immigrées ne diffèrent guère des milieux ouvriers et populaires français. Cependant, les transmissions internes aux familles — des parents aux enfants — sont évidemment bien loin de se réduire aux transmissions de “capitaux” ou de ressources objectives. Pour les parents qui en sont dépourvus il reste encore la possibilité de tenter de donner à leurs enfants confiance en eux, de leur enseigner des valeurs morales telles que le goût de l’étude, le courage de l’effort, l’obstination, la ténacité malgré des conditions adverses... En bref, ce que Catherine Delcroix a appelé des « *ressources subjectives* »<sup>2</sup>. Au demeurant, les parents immigrés — tant décriés par certains — semblent sur ce point faire mieux que les parents français des milieux populaires : les

---

2. DELCROIX, Catherine, *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent à la précarité*, Paris : Éd. Payot, 2001, 258 p. (nouvelle édition augmentée 2005) ; DELCROIX, Catherine, “La complexité des rapports intergénérationnels dans les familles ouvrières du Maghreb. L’exemple de la diagonale des générations”, *Temporalités*, n° 2, 2004, pp. 44-59.

études statistiques montrent régulièrement que leurs enfants — leurs filles mais aussi leurs garçons — ont des taux de réussite scolaire supérieurs<sup>3</sup>.

Malgré des travaux pionniers portant sur des études de cas<sup>4</sup>, la sociologie s'est jusqu'ici peu intéressée à l'étude des transmissions intrafamiliales. Pourtant, la question est d'un grand intérêt pour la compréhension du changement social ; ce qui se passe et ce qui passe d'une génération à l'autre, au quotidien en quelque sorte, silencieusement, au sein de millions de familles, influence fortement ce que sera, demain, la société française.

À cet égard, il faut prendre toute la mesure de la grande différence de situation — du point de vue des *transmissions culturelles* — entre les familles françaises et celles dont les parents sont immigrés. Les premières ne sont pas seules à socialiser leurs enfants, elles savent pouvoir compter sur l'action quotidienne de l'école, voire des médias, pour contribuer à cette socialisation. Même si elles ne font aucun effort conscient, elles savent que leurs enfants finiront par leur ressembler.

Il n'en est pas du tout de même pour les parents émigrés/immigrés. Venus d'ailleurs, d'une autre culture, souvent d'une autre religion, ils ont longtemps été les seuls à essayer d'en transmettre quelque chose à leurs enfants, dans des conditions très difficiles<sup>5</sup>.

---

3. Cf. ZÉROULOU, Zaïhia, "La réussite scolaire des enfants d'immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation", *Revue Française de Sociologie*, vol. 29, n° 3, juillet-septembre 1988, pp. 447-470 ; VALLET, Louis-André, "Les élèves étrangers ou issus de l'immigration : les résultats du panel français dans une perspective comparative", in : AUBERT, France ; TRIPIER, Maryse ; VOURECH, François (sous la direction de), *Jeunes issus de l'immigration : de l'école à l'emploi*, Paris : Éd. CIEMI - L'Harmattan, 1997, pp. 71-91.

4. Cf. MUXEL, Anne, "La mémoire familiale", in : RUANO-BORBALAN, Jean-Claude (sous la direction de), *L'identité : l'individu, le groupe, la société*, Auxerre : Éd. Sciences Humaines, 1988, pp. 177-178 ; BERTAUX, Daniel ; WIAME, Isabelle, "Le patrimoine et sa lignée : transmissions et mobilité sociale sur cinq générations", *Life Stories/Récits de vie*, n° 4, 1988, pp. 8-26 ; BLOCH, Françoise ; BUISSON, Monique, "Du don à la dette : la construction du lien social familial", *Revue du Mauss*, n° 11, 1<sup>er</sup> trimestre 1991, dossier "Donner, recevoir et rendre : l'autre paradigme", pp. 54-71 ; DELCROIX, Catherine, *Ombres et lumières de la famille Nour*, op. cit. La fonction des études de cas est de fournir des descriptions approfondies de cas particuliers, qui permettent de découvrir dans l'épaisseur du domaine sociohistorique quelques-uns des *processus actifs* qui l'engendrent continuellement. Les études de cas n'ont pas pour objet principal de généraliser ; pour cela il faut recourir à des enquêtes statistiques. Cependant, elles permettent de montrer *l'inanité des stéréotypes*, qui constituent quant à eux des généralisations sans fondements, abusives et très nocives ; en les faisant apparaître comme telles les études de cas contribuent — et ce n'est pas rien concernant l'immigration — à les démolir ; donc en quelque sorte à "contre-généraliser". Voir sur ce point BERTAUX, Daniel, *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris : Éd. Armand Colin, 2<sup>e</sup> édition, 2005, 128 p.

5. Cf. SAYAD, Abdelmalek, "Les enfants illégitimes", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 25, janvier 1979, pp. 61-82 et n° 26-27, mars-avril 1979, pp. 117-132, repris dans SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles : Éd. De Boeck-Wesmael, 1991, pp. 183-258.

Le dossier que nous présentons ici aborde la question des transmissions au sein des familles émigrées/immigrées sous différents angles<sup>6</sup>. Il comporte quatre sections.

La première prend un certain recul historique. Deux contributions retracent de façon détaillée des histoires migratoires sous la forme d'*historiques de familles* (études de cas rétrospectives d'histoires familiales sur au moins deux générations) : celle de familles de Piémontais et de Siciliens ayant émigré en Provence depuis une quarantaine d'années (Francesca Sima) ; celle d'un couple vivant en Polynésie, formé d'une Polynésienne et d'un commerçant chinois (Anne-Christine Trémon). La reconstitution de ces histoires permet de dégager des *stratégies* visant à la mobilité sociale ascendante — des adultes et surtout des enfants — ainsi que leurs succès ou leurs échecs relatifs.

Servet Ertul, qui avait étudié il y a 30 ans l'arrivée de jeunes gens originaires de Turquie recrutés pour travailler dans une fonderie de Loire-Atlantique, a revisité l'endroit et montre comment l'ainsi nommé "repli communautaire" de l'immigration turque, que d'aucuns ont cru pouvoir attribuer à leur culture, est largement le résultat de la façon dont ces immigrés ont été recrutés et en quelque sorte "parachutés" dans une usine située dans une région rurale.

La deuxième section du présent dossier regroupe des études sur différents aspects des *efforts de transmission* consentis par des parents émigrés/immigrés en France, tandis que la troisième partie se place du point de vue de la *réception* de ces efforts, c'est-à-dire à partir d'entretiens avec des jeunes dont les parents ont émigré en France, en Belgique ou en Italie.

Deux idées fortes s'en dégagent. Tout d'abord, la palette des transmissions est bien plus vaste que ne le laisse entendre le terme "capitaux". À part la transmission patrimoniale — au cours de laquelle des biens matériels changent d'un seul coup de propriétaire — qui ne concerne que les familles disposant d'un patrimoine matériel, les nombreuses autres formes de transmission s'opèrent *dans la longue durée*, par socialisation et imitation, et ne sont pas toutes réussies, loin de là : les parents proposent, mais ce sont les enfants qui disposent.

---

6. La plupart des contributions qui constituent le dossier que nous vous proposons ici ont d'abord été présentées sous forme de communications dans le cadre du congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) qui s'est tenu à Istanbul du 7 au 11 juillet 2007, et plus précisément dans le cadre des sessions du groupe de travail *Transmissions et mobilités* que nous y avions organisé.

Ensuite, au sein d'une même famille, certains enfants se montrent plus réceptifs à telle ou telle "offre" d'un parent, s'y intéressent et se la réapproprient pour leur propre compte, en la transformant généralement<sup>7</sup>, tandis que leurs frères et sœurs ne se sentent pas concernés, mais reprendront peut-être autre chose de leurs parents, au besoin quelque chose que ceux-ci n'avaient pas conscience d'offrir, voire auraient préféré ne pas transmettre...

C'est ainsi que Catherine Delcroix revient sur l'exemple des Nour, une famille berbère originaire du Maroc, dont les deux parents sont analphabètes mais très soucieux du bon devenir de leurs huit enfants. Cette contribution montre la variété des stratégies éducatives que déploient les parents, y compris en mettant à profit une émission d'Arte sur l'holocauste perpétré par les nazis pour ouvrir l'esprit des enfants. Zineb Rachedi, quant à elle, étudie le rapport entre un père immigré, ancien ouvrier au chômage, et sa fille, qui poursuit des études universitaires, non pas pour gagner beaucoup d'argent comme il l'aurait voulu, mais simplement pour avoir "une vie normale". Leurs malentendus réciproques sont finalement peu de chose comparés au respect et à l'amour qu'ils se portent mutuellement.

Nous avons demandé à Emmanuelle Santelli et à Ahsène Zehraoui, qui n'avaient pas participé aux sessions du groupe de travail *Transmissions et mobilités*, des contributions spécifiques destinées à compléter le présent dossier. E. Santelli rappelle la variété des trajectoires de mobilité ascendante des jeunes issus de l'immigration algérienne, les uns étant passés par la réussite scolaire, les autres par la création ou la reprise d'un petit commerce ou d'un atelier d'artisan qui leur donne enfin l'occasion de faire leurs preuves. A. Zehraoui pose le problème des transmissions dans toute sa généralité et dans toute sa complexité en abordant l'immigration algérienne.

Les cinq contributions constituant la troisième partie du dossier que nous vous proposons par la suite partent du point de vue des jeunes, donc de la réception de tel ou tel aspect de la palette des transmissions : le choix du conjoint, la religion, le rapport à l'engagement politique, la pratique de loisirs sportifs (pratique inconnue des parents). Johanna De Villers montre que les parents immigrés — ici des Marocains vivant à Bruxelles — ont souvent des idées assez arrêtées sur le "bon choix" d'un conjoint, choix qu'ils entendent sinon faire eux-mêmes, du moins influencer le plus fortement possible. Mais face à cela, on trouve chez leurs

---

7. Cf. BERTAUX, Daniel ; WIAME, Isabelle, "Le patrimoine et sa lignée", art. cité.

enfants une très grande variété d'attitudes, qui vont de l'acceptation des désirs de leurs parents à l'émancipation explicite, en passant — c'est peut-être le plus fréquent — par une soumission feinte, destinée à masquer leur recherche de l'autonomie amoureuse. Les parents ne sont pas dupes, mais font comme si...

Eva Lorenzoni, pour sa part, a étudié les efforts de transmission du rapport à la religion (musulmane) chez les immigrés marocains en Italie et les compare aux familles immigrées marocaines en France depuis déjà deux générations (voire plus). D'une génération à l'autre le rapport à l'islam évolue fortement dans diverses directions, les jeunes qui s'y intéressent (ce n'est pas toujours le cas) cherchant à "désethniciser" les pratiques religieuses, c'est-à-dire à y distinguer ce qui ressort des pratiques traditionnelles de leurs parents — qui, souvent à leur propre insu, doivent plus à leur culture d'origine qu'à l'islam en tant que tel — et ce qui fait le cœur de la religion musulmane en tant que religion se pensant comme universelle.

Elsa Lagier, quant à elle, a étudié le rapport à l'*engagement politique* des jeunes issus de l'immigration vivant dans deux cités d'habitat social, quelle qu'en soit leur origine géographique : Afrique du Nord, Afrique subsaharienne, pays asiatiques... Rompant avec une vision culturaliste qui amène à penser indépendamment chaque courant d'immigration, elle identifie des processus similaires dans des familles provenant de régions du monde très éloignées les unes des autres, et considère que distinguer les immigrés économiques et les exilés politiques s'avère plus pertinent. On aurait pu s'attendre à ce que des parents très politisés socialisent leurs enfants à l'activité politique, mais selon E. Lagier, c'est souvent l'inverse que l'on observe.

Gilles Vieille Marchiset examine les pratiques de loisirs sportifs des enfants, pratiques que les parents immigrés découvrent en France : ici les transmissions ne se font pas — et pour cause — des parents aux enfants, mais souvent entre frères, des aînés aux plus jeunes.

Carlo Giordano, un jeune sociologue italien qui a travaillé au sein d'un bureau d'accueil des mineurs étrangers non accompagnés, en particulier des jeunes venus d'Albanie en Italie, a cherché à comprendre en les interviewant ce qui les avait poussés, eux et pas d'autres, à quitter leur pays natal, à tenter le grand saut que représente leur émigration. Il montre que contrairement à une idée très répandue en Italie, ce ne sont pas leurs parents qui les y ont poussés, bien au contraire, car dans la plupart des cas ils ont essayé de les retenir. Mais l'attraction du

mode de vie à l'occidentale est si puissante — ou plutôt l'image qu'en donnent les chaînes de télévision italiennes très facilement captées de l'autre côté de l'Adriatique — que ces représentations s'emparent de leur imaginaire et deviennent en quelque sorte une force irrésistible. Au demeurant ces mineurs semblent mieux accueillis et traités en Italie que leurs équivalents en France...

Dans la quatrième et dernière partie du présent dossier, nous avons regroupé quatre contributions qui ne traitent pas explicitement des transmissions intrafamiliales, mais de sujets connexes. Márcio de Oliveira retrace l'histoire de l'émigration polonaise et allemande dans l'État du Paraná, dans le sud du Brésil, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait de groupes de migrants extrêmement "communautaristes", qui avaient leur propre presse, leurs écoles, leurs églises, leurs cafés ; des migrations de peuplement voulues par un Brésil qui cherchait à "blanchir sa population" et encouragées par les responsables des pays d'origine : l'État polonais, par nationalisme, après qu'il eut retrouvé son indépendance en 1918, et l'État allemand, comme conséquence de sa traditionnelle conception ethnique de la nation, le III<sup>e</sup> Reich nazi y ayant ajouté une dimension stratégique. Ce repli sur l'entre-soi, perçu comme un refus de s'intégrer à la société brésilienne, finit par encourager les préjugés des Brésiliens à l'encontre des "Pollacks", comme ils les appelaient, et à laisser le champ libre au gouvernement dictatorial de Getúlio Vargas pour qu'il brise de façon violente les structures communautaires des migrants allemands et polonais. Et bien que l'auteur ne le souligne pas, cette étude laisse voir en filigrane qu'il ne suffit pas d'avoir la peau très blanche et les yeux bleus pour échapper au racisme...

Asli Öcal a interviewé des jeunes militantes politiques originaires de Turquie et qui, il y a une dizaine d'années, se sont réfugiées en France pour fuir la répression contre les mouvements d'extrême gauche ou les mouvements kurdes. Elle décrit comment, d'abord entièrement dévouées à la cause pour laquelle elles avaient si courageusement combattu, elles apprennent peu à peu à se considérer non plus seulement comme des militantes, mais aussi, progressivement, comme des personnes individuelles à la conquête de leur autonomie, ce qui les conduit à se détacher de leur modèle familial initial.

María Virginia Mellado revient sur l'époque tragique de la dictature en Argentine pour montrer comment des opposants, pourchassés dans tout le pays par les forces de répression, ont changé de ville — parfois de

pays — et même d'identité pour tenter de leur échapper, ce qui est venu briser les processus de transmission intrafamiliale.

Enfin, Nora Semmoud montre combien la question des transmissions est aussi très importante pour des populations algériennes qui ont connu des migrations internes de la campagne vers la ville, et qui se sont aussi déplacées à *l'intérieur même* de la ville, en l'occurrence Alger, le choix d'un nouveau quartier et d'un certain type de logement accompagnant des stratégies de mobilité ascendante de divers types.



***I. Processus d'insertion de familles  
immigrées dans la longue durée***

---